

TOUS DROITS RESERVES

Frédéric Bon est arrivé au CERAT en 1974. D'emblée cette personnalité un peu atypique, qui avait fait le choix de ne pas faire carrière à Paris, s'est imposée au sein du laboratoire par sa carrure intellectuelle. Fred Bon fut avant tout un chercheur de pointe, défrichant des chemins encore peu explorés dans le domaine des méthodes quantitatives. Sa banque de données socio-politiques est à l'origine de l'actuel CIDSP. Il fut aussi un enseignant apprécié, notamment en troisième cycle. Ces talents ont été reconnus par tous. En revanche, on ignore souvent le rôle important d'éminence grise qu'il joua auprès des directions de l'IEP et du CERAT : fin connaisseur du CNRS, il a été un précieux médiateur entre le laboratoire et la « maison mère ».

Yves Schemeil, qui fut son collègue et ami au sein de l'IEP de Grenoble, évoque ici à la fois le parcours scientifique grenoblois de Fred Bon et quelques traits peu connus de sa personnalité¹. La nécrologie publiée dans *Le Monde* du 30 juin 1987 resitue de façon plus impersonnelle l'apport de Fred Bon à la science politique moderne.

Un girondin à la montagne : Frédéric Bon à Grenoble

Yves Schemeil

Ceux qui se sont interrogés sur la carrière de Frédéric Bon se sont toujours demandés pourquoi il avait quitté Paris. En se posant la question, ils rendaient un hommage involontaire à ses ambitions intellectuelles, réputées trop grandes pour se limiter à une institution de province. À moins qu'ils n'aient visé ses aptitudes politiques, l'époque étant propice aux déconcentrations dans le but de reconquérir la France depuis la base la plus avancée de la gauche. Sauf ses proches, personne n'aurait imaginé un retour vers une adolescence heureuse en Ardèche et sur les contreforts des Alpes, une région qui l'inspirait tant et dont le plaisir d'y vivre aurait à lui seul justifié l'affaire.

L'homme avait sa part de mystère. Son sourire pouvait être jugé bienveillant comme celui d'un promeneur solitaire croisant son semblable en montagne ; ou prudent, tel un cookie signalant sur écran d'ordinateur le déroulement d'une analyse sous-jacente plus complète de la situation. Il n'était pas doué pour les confidences, encore moins pour les explications. Peut-être n'en avait-il pas lui-même trouvé de suffisamment convaincantes pour les donner aux autres. Longtemps mûrie, sa décision une fois prise était immédiatement mise en oeuvre. Sur son visage lisse et bonhomme, rien ne laisserait plus deviner les hésitations, les calculs

avantages-coûts, la confrontation des passions et des intérêts à la source de son choix. Nous sommes donc réduits à deviner ce qui l'a conduit vers le CERAT et l'Institut d'études politiques de Grenoble en nous limitant au cadre institutionnel dans lequel il a volontairement choisi de s'inscrire.

Faisons l'hypothèse suivante : il y avait à Grenoble dans les années soixante-dix un potentiel d'expérimentation sans égal. Que ce soit sur le plan pédagogique ou dans la recherche – deux domaines qu'il n'a jamais séparés – tout était possible. Le travail en équipe, auquel il ne semblait guère préparé et qui devait lui manquer, était la règle. Les « nouveaux intellectuels » étaient peut-être là, dans le public plein d'appétit des étudiants grenoblois. Il est allé à leur rencontre et il les a trouvés. Il s'est même tellement attaché à eux, qu'il m'a aidé au-delà du raisonnable lorsque j'ai essayé de donner un nouveau départ à l'institution. L'idée de créer une banque de données politiques s'est également matérialisée à Grenoble, dans un univers scientifique avec lequel elle entrait en résonance parfaite, alors même qu'on pouvait douter de sa possibilité dans des milieux plus humanistes ou moins techniques. Enfin, des créateurs étaient là, en pleine phase de constitution de leur système de pensée, avant qu'ils ne se dispersent ; Jean Leca, Lucien Nizard, Charles Roig, pour ne citer que ceux-là. Quand on songe à ce qu'ont fait depuis de jeunes chercheurs pleins de talent avec lesquels il n'a pas toujours trouvé un contact facile mais qui ont pu eux aussi l'inspirer, on comprend que le lieu se soit présenté à son regard comme riche de promesses. N'oublions pas non plus la géographie : la force de son implantation dans la capitale alpine fascinait Frédéric Bon, qui caressait l'idée de mieux l'utiliser dans ses études électorales, surtout lorsqu'elle se combinait à l'ethnologie (un arrangement qu'il jugera avant tout le monde très attractif chez Emmanuel Todd, au point de l'inviter au CERAT alors qu'il était en disgrâce dans les milieux académiques).

Imaginons qu'il soit resté à Paris. Aurait-il écrit *Comment est faite la demoiselle d'Avignon* ? Après tout, l'idée lui en est venue dans un séminaire donné à des étudiants. Elle ne paraissait pas sotte sur le campus de Saint-Martin d'Hères, bien au contraire. Ici, le « tout est bon » de Feyerabend était de règle. La devise lui paraissait fausse, lui que l'on a traité de positiviste pour mieux critiquer ses travaux (et qui ne s'en serait pas formalisé) ; mais elle servait son dessein, l'autorisant à « toucher à tout », l'encourageant à découvrir « le meilleur en son genre » dans tous les genres, comme il aimait à le répéter. L'absence de normes à respecter et même d'usages à adopter dans la démarche intellectuelle, pédagogique, scientifique, existentielle lui convenait car elle lui ouvrait toutes les voies possibles jusqu'à ce qu'il décide d'en emprunter certaines plutôt que d'autres. Il a

plus tard regretté que règne sans partage dans le système français de formation la « théorie du vivier ». Quand il est arrivé à Grenoble, il devait sans doute juger fécond un dispositif de sélection sans contrainte au sein d'étudiants et de chercheurs auxquels les moyens n'étaient pas mesurés, quel que soit ou ne soit pas leur mérite. Était-il à la recherche d'une liberté de penser complète qu'il avait trouvée bridée ailleurs par ce que l'on n'appelait pas encore « la pensée unique » ? C'est bien possible. En me projetant moi-même dans cette époque passée, je crois avoir les mêmes impressions. Je ne vois d'ailleurs aucune autre explication à sa conviction que les idées trotskystes qu'il détestait devaient être enseignées à Grenoble, du moment qu'elles l'étaient par les meilleurs (Pierre Broué, par exemple).

On peut aussi employer une autre métaphore, celle du Monastère. Au pays des chartreux, il est tentant d'imaginer un Frédéric Bon se complaisant dans une saine retraite, au milieu de moines et d'intellectuels de passage, espérant qu'il s'en trouverait bien assez pour justifier par leurs succès la médiocrité ou l'impuissance de tous les autres. Sur le campus de la fin des années soixante, une formule nouvelle et rare en France, on pouvait aisément avoir ce sentiment monacal. L'architecture elle-même (que ce soit celle des patios de l'IEP fermés sur eux-mêmes, ou du bâtiment recherche, ouvert seulement par des meurtrières) invitait à se placer dans ce cas de figure. Les moines étaient des militants, tout aussi passionnés, lecteurs de la Bible et de celles de l'époque (Marx, Engels, n'oublions pas Engels ; Althusser ; Barthes ; Foucault, et bien entendu Lévi-Strauss). À certains moments, l'enseignement tenait du sermon, de l'invitation à garder la tête froide, à rester objectifs, à convertir des énergies militantes en idées scientifiques. Nul doute que l'exercice devait réjouir notre chercheur. Ne fut-il pas actif dans le mouvement communiste, dont il connaissait toutes les ficelles, et qui maintenant arrivait à obtenir l'inverse de ce que l'on recherchait dans les officines qu'il avait fréquentées, fondées ou quittées : la prééminence du savoir scientifique sur le savoir idéologique ?

Du Chartreux, il n'avait ni la robe de bure, ni le missel ; mais son allure et son hexis corporelle ne s'en éloignaient guère. Et il ne répugnait pas à déguster son élixir entre amis, savourant ce que la vie offrait de meilleur sur le site. Un zeste de Rousseau (le citoyen de Genève, où il a enseigné des années) ; un soupçon d'Hitchcock (ou mieux, du détective inventé par Umberto Eco dans « *Le nom de la rose* ») ; un peu de Fermi, physicien italien déplacé à Chicago pour mieux résoudre des problèmes hautement complexes pensés dans le vieux monde. Voilà notre personnage reconstitué, enfin, tel que je le vois. D'avoir pu jouer tous ces rôles à la fois a décuplé son impact sur l'institution, et plus généralement sur les recherches menées à Grenoble en science politique.

Il est juste de terminer ce portrait par le rappel de cet effet « Fred Bon » : j'entends par là une propension à prendre les données empiriques au sérieux ; à ne pas évacuer les problèmes techniques, artisanaux, qui ne seraient pas dignes d'être traités ; à ne pas se laisser séduire trop vite, ou se laisser distraire à l'excès, par les discours flamboyants et les jugements à l'emporte-pièce mais tombant à pic et bénéficiant d'une réception disproportionnée à leur originalité réelle ; à prendre quand même des risques, et faire de nombreux détours pour arriver à ses fins, avant de clore une recherche.

Comme le cuisinier qu'il n'était pas (il était plutôt du genre gastronome), il accordait énormément d'importance à la préparation. Et un peu moins à la dégustation. Enfin, il détestait les dîners en ville, leur préférant des excursions conviviales dans des restaurants de cuisine authentique.

■

¹Yves Schemeil a réuni dans un ouvrage des textes de Frédéric Bon consacrés aux récits et rites politiques. Bon F. (1991), *Les discours de la politique*, textes réunis par Yves Schemeil, Paris, Economica



Fred Bon

(Collection Thora Van Male)

LA MORT DE FREDERIC BON, un pionnier de la science politique moderne

Avec la mort brutale de Frédéric Bon, la science politique perd l'un de ses pionniers. Depuis André Siegfried, la sociologie politique française occupait une place prédominante. Frédéric Bon a su la moderniser en introduisant, dès le début des années soixante, dans la vénérable Fondation nationale des sciences politiques, les fichiers électoraux sur ordinateur, l'usage des mathématiques, les techniques quantitatives et l'approfondissement des questionnaires d'opinion. Dans ses enseignements, il a largement contribué à former la nouvelle génération des chercheurs en science politique et des spécialistes des instituts de sondage. Frédéric Bon a également joué un rôle décisif dans le lancement et dans la réussite des fameuses opérations « estimations » des soirées électorales, d'abord avec Honeywell Bull puis avec la Sofres.

En 1974, à 0,1 point près, son estimation désignait dès la clôture du scrutin le vainqueur d'un second tour exceptionnellement serré dans notre histoire politique.

Mais l'utilité scientifique de ces opérations fut complétée à partir de 1980 par la création de la banque de données socio-politiques, modèle de ce que doit être la mise en archives méthodiques des données électorales et des enquêtes d'opinion.

Les écrits de Frédéric Bon montrent la diversité de son talent : recherches sur l'idéologie avec *Les nouveaux intellectuels* (1966), et *Structures de l'idéologie communiste* (1968) ; sur les attitudes politiques avec *L'ouvrier français* (1970) ; ouvrages de synthèse devenus des classiques tels *Les sondages peuvent-ils se tromper ?* (1974) ou bien *Les élections en France* (1978).

Mais ce sont les œuvres parodiques écrites avec son cousin Michel-Antoine Burnier², qui ont atteint le grand public : *Les voraces*, tragédie en alexandrins, écrite pendant la campagne électorale de 1974 et surtout *Que le meilleur perde*, best-seller publié à l'automne 1985, étincelante mise en scène du jeu politique français qui reste d'actualité.

J.-M.C. *Le Monde* du 30 juin 1987

[Né le 30 janvier 1943 en Savoie, Frédéric Bon était diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris. Assistant de recherche à partir de 1964 au Centre d'étude de la vie politique française (CEVIPOF) dépendant de la FNSP, il est affecté au CNRS en 1969 puis s'installe à Grenoble en 1974. Maître de recherches depuis 1980, il dirigeait le troisième cycle à l'Institut d'études politiques de Grenoble.]

■
² Michel-Antoine Burnier, avec lequel Fred Bon avait écrit plusieurs livres, lui a consacré une brochure émouvante dans laquelle on découvre un autre personnage, non conformiste, bien différent de l'universitaire un peu compassé et sévère que l'on pouvait croiser dans les couloirs de l'IEP. « Fred vivant » (éditions *Actuel*, 1992) est un hommage fraternel et vivant à un compagnon de jeux qui devint un compagnon de lutte puis un complice en écriture.